

CHAPITRE 1: INTRODUCTION

Pendant près de deux siècles, plus précisément de la fin du 15^e siècle jusqu'au 17^e siècle, l'exploration de l'hémisphère occidental par les Européens a révélé que des êtres humains en occupaient déjà toutes les régions depuis l'arctique jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud. Ces nombreux peuples vivaient en société dont la composition variait de simples bandes de chasseurs à des sociétés-états ou même à des empires complexes qui, gouvernés par des prêtres-empereurs, avaient développé une architecture cérémoniale élaborée, l'agriculture florissante d'un grand nombre de plantes domestiques, des connaissances astronomiques, des calendriers, des mathématiques et l'écriture. Les nombreuses explications qui tentaient de justifier cette présence humaine dans un hémisphère qui s'était interposé contre toute attente entre l'Europe et la Chine, étaient dans la plupart des cas manifestement eurocentriques. En fait, au lieu de constater tout simplement que les Amérindiens ou les Inuits étaient les habitants de l'hémisphère occidental, on affirmait que les "... acteurs principaux étaient des Vikings, des Phéniciens, des Irlandais, des Égyptiens, des Gallois, des tribus perdues d'Israël..." entre autres possibilités (McGhee 1989:164). L'observation de Fray José d'Agosta en 1590 après J.-C., à savoir que les Indiens descendaient de chasseurs qui avaient pénétré en Amérique du Nord depuis l'Asie, témoignait de sa part d'une perspicacité presque géniale et constituait évidemment une exception à cette époque. Elle prévaut pourtant encore cette vision européenne véritablement biaisée de l'histoire humaine de l'hémisphère occidental. L'histoire autochtone remontant à

douze millénaires est encore absente des manuels scolaires qui limitent l'histoire du Canada aux 350 dernières années. Que les Autochtones aient été illettrés, sauf pour une partie du Mexique et de l'Amérique centrale, et qu'ils n'aient pas laissé de documents écrits explique en partie cette situation. Même dans les meilleures conditions, l'instruction était réservée aux classes dominantes que les conquérants européens éliminèrent rapidement, et les documents écrits avec eux.

Heureusement pour l'histoire de ces sociétés illettrées, en fait la majeure partie de l'histoire de l'Homo sapiens, les humains jouissent d'une culture qui les différencie essentiellement des autres animaux et qui leur permet de tirer parti de leur environnement pour leur propre bien-être. Cette faculté de profiter des choses permet la fabrication d'outils, la construction d'abris, la confection de vêtements, et une série infinie d'instruments qui ont permis à une espèce adaptée à un milieu semi-tropical d'occuper toutes les zones écologiques de la planète. En outre, tous les humains manifestent une préoccupation universelle eu égard à leur origine et à la place ultime qu'ils occupent dans le cosmos; en plus de leurs instruments profanes, il y a donc des structures et des objets, notamment les cimetières, les tumulus funéraires, les tumulus de différentes formes, l'art et les objets religieux, qui définissent leurs relations avec le cosmos. Plusieurs de ces manifestations culturelles survivent au passage du temps et constituent les témoignages que l'archéologie analyse de façon systématique pour reconstituer les cultures disparues depuis longtemps.

Même si les données et les méthodes de l'archéologie sont plutôt apparentées aux sciences naturelles et sont relativement différentes de celles de l'histoire, l'archéologie partage cependant un même but avec l'histoire, à savoir enregistrer et comprendre le passé de l'humanité. Jusqu'à récemment l'histoire a eu tendance à choisir dans les documents écrits les propos qui s'adressaient à des personnalités d'envergure et à des événements importants. Au contraire, les témoignages archéologiques, par leur nature, revêtent généralement un caractère pratique et se rapportent à la technologie, à la subsistance, aux modes d'établissement, à la cosmologie, et à la biologie humaine. Les méthodes de l'archéologie permettent rarement de souligner, sauf de façon superficielle, l'impact des individus ou des groupes puissants à moins que ce ne soit dans le cadre de changements soudains qui s'écartent des modèles culturels reconnus. De ce point de vue, la reconstitution archéologique de l'histoire humaine qui s'est déroulée avant les documents écrits ne peut faire appel aux dimensions personnelles et événementielles des reconstitutions historiques fondées sur les documents écrits. Sans aucun doute, de grands leaders, innovateurs et intellectuels ont existé et des événements importants ont eu lieu mais, en raison des limites des méthodes archéologiques, leur impact sur l'enregistrement archéologique est généralement imperceptible. Par conséquent "...une partie importante du tissu historique - le jeu des personnalités humaines - est perdue sans qu'on puisse jamais être en mesure de savoir comment un ancien peuple percevait son monde et lui-même" (Willey 1966:2).

La suite de cet ouvrage dévoile, telle que perçue par l'archéologie, l'histoire des sociétés

qui ont existé avant le développement de l'écriture dans cet espace géographique qu'on appelle maintenant le Canada. Le but principal de ce tome et des tomes subséquents est de constituer une source de références reliées à l'enregistrement archéologique qui correspond aux 12000 ans de l'histoire humaine du Canada avant l'arrivée des Européens, histoire qui exclut les brèves incursions norroises vers l'ouest depuis le Groenland au 11^e siècle.

Le Tome I examine le témoignage de la période comprise entre 10000 et 1000 avant J.-C. Durant ces 9000 ans, des changements environnementaux et culturels importants ont eu lieu. La fonte des glaciers continentaux en particulier a entraîné des changements géologiques et environnementaux radicaux (Pielou 1991; J. Ritchie 1987). D'autres événements naturels d'envergure ont eu lieu, notamment une période intermittente de climat sec entre 6000 et 2000 après J.-C., qui a entraîné des conséquences sur les communautés végétales et animales ainsi que sur les habitants humains des Plaines et des régions adjacentes, et l'explosion du Mont Mazama en Orégon vers 5500 avant J.-C. qui a déposé des cendres volcaniques sur une aire considérable dans le sud-ouest du Canada. Après 4000 avant J.-C., l'environnement s'est graduellement stabilisé. L'occupation apparemment soudaine de l'Amérique du Nord par les Paléoindiens et de l'Amérique du Sud par des gens vraisemblablement apparentés aux Paléoindiens a constitué l'exploit culturel le plus marquant à avoir lieu au cours des 9000 ans dont on rend compte dans ce Tome. La colonisation de la totalité de l'hémisphère a constitué un exploit unique en son genre. Un autre événement culturel notoire a été la régionalisation des éléments

culturels paléindiens jusque-là relativement homogènes, dynamisme de différenciation culturelle qui devait se maintenir jusqu'à l'arrivée des Européens. Parmi les autres développements dignes de mention, il faut compter: une nouvelle arme, le propulseur, qui a apparemment été inventée vers 8000 avant J.-C. dans ce qui est maintenant le sud-est des États-Unis mais qui a pris 3500 ans pour se rendre en Alaska; l'occupation humaine de la dernière grande région du monde, mis à part certains endroits de l'Océanie, a eu lieu vers 2000 avant J.-C. lorsque les premiers Paléoesquimaux s'aventurèrent à travers l'arctique canadien jusqu'au Groenland; un cérémoniel complexe comportant des tumulus funéraires apparut vers 5500 avant J.-C. sur la côte-nord du Golfe Saint-Laurent alors que, vers 3000 avant J.-C., des alignements radiaux de pierres (*medicine wheel*) marquent, dans les Plaines, une tradition cérémonielle qui durera 5500 ans; vers 5000 avant J.-C., le cuivre natif originaire de la région des Hauts Grands Lacs provenait de mines et était façonné en outils et ornements; de 2000 à 1000 avant J.-C. Des enclos et des précipices à bisons, graduellement devenus populaires dans les Plaines, exigeaient des corvées communautaires qui permettaient d'abattre un grand nombre d'animaux; vers 1000 avant J.-C., on trouve sur le littoral de la Côte Ouest de plus en plus d'indices quant à une augmentation de la richesse et de l'acquisition des ressources qui devaient éventuellement entraîner une stratification sociale; également vers la fin de cette période, des témoignages de plus en plus nombreux indiquent que dans la plus grande partie du Canada les réseaux d'échange s'étendant sur des distances dépassant parfois 1500 km se répandaient et impliquaient des biens exotiques tels

que le chert, les ornements de coquillages marins, l'obsidienne et le cuivre.

Même trois gros tomes qui se proposeraient de fournir une esquisse de l'histoire autochtone ne pourraient pas traiter du sujet en profondeur. Il faut cependant admettre que la nature plutôt vague du témoignage archéologique garantit en général l'existence d'opinions différentes et de controverses salutaires. Pour faire face à ce problème de la façon la plus efficace, j'ai utilisé un grand nombre de références pour orienter le lecteur avide de détails vers les témoignages originels sur lesquels j'ai fondé mon interprétation. Comme le but de ces tomes est de constituer une source de références générales sur l'histoire culturelle des Autochtones, d'autres aspects ne sont pas traités en détail. L'histoire de la recherche archéologique au Canada, par exemple, est déjà disponible sous forme d'esquisse (Noble 1972; Wright 1985). Il y a aussi une histoire de l'évolution de la pensée et de la théorie archéologique (Trigger 1978). Des manuels décrivant les techniques de fouilles archéologiques et les manières d'enregistrer les observations sur le terrain sont disponibles (Fladmark 1978). Les méthodes analytiques et les théories sous-jacentes à l'interprétation archéologique pourraient bien occuper un tome; on recommande que le lecteur consulte le Chapitre I de Jennings (1989) et le compte rendu de Renfrew and Bahn (1991) qui contiennent des résumés succincts et bien illustrés. En outre, dans ce tome et dans les tomes suivants, on décrira diverses techniques de laboratoire dont on fournira les références pertinentes. Même si ces tomes s'adressent de façon spécifique à cette étendue territoriale qui constitue maintenant le Canada, on fera appel au besoin aux renseignements

pertinents provenant des régions contiguës des États-Unis d'Amérique et du Groenland, particulièrement pour les périodes plus reculées dans le temps pour lesquelles les données archéologiques sont plutôt limitées et au moment où les cultures correspondaient à des espaces géographiques plus grands.

En archéologie, la taxonomie et la nomenclature qui servent à désigner des modèles culturels généraux sont peu développées au Canada. Les termes archéologiques ont tendance à revêtir un caractère régional et correspondent à des concepts différents d'une région à l'autre au lieu d'être généralement équivalents et systématiques. Les classifications reposent donc généralement sur la technologie, ce qui veut dire que les archéologues sont forcés d'établir leur nomenclature longtemps avant que les témoignages souhaités soient disponibles. Lorsque les données permettent de raffiner les classifications, l'usage et la familiarité ont déjà accordé une certaine charge conceptuelle aux unités descriptives antérieures qui deviennent imperméables au changement. Dans ce tome, j'ai effectué un certain nombre de changements quant à la dénomination des "cultures" qui, je sais, seront impopulaires chez certains archéologues. Cependant, on considère de tels changements essentiels pour accommoder l'ampleur de cet ouvrage. Par exemple, les premières traces indubitables d'habitants dans l'hémisphère occidental ont été détectées à Clovis, au Nouveau Mexique. Le style distinctif des pointes cannelées recueillies dans ce site a servi à identifier la culture de Clovis ou le Clovisien. Leurs descendants qui ont façonné différents styles de pointes cannelées, on les a assignés à la culture de Folsom ou au Folsomien, ou d'autres noms régionaux. L'appellation

Paléoindien ancien (aussi appelé Paléoindien inférieur) a englobé ces premiers artisans des pointes cannelées culturellement diagnostiques. Leurs descendants dans l'Ouest, on les a désignés par des noms dérivés de "Plano" ou Planoïens, ou collectivement par Paléoindiens récents (aussi désignés par Paléoindiens supérieurs) alors que, dans l'Est, les artisans des développements jugés équivalents, on les a nommés Archaïques. Dans cette étude, le terme Paléoindien comprend les Clovissiens (anciens), les Folsomiens et les autres formations régionales (récentes) qui leur sont apparentées. Les Planoïens et les Archaïques sont des formations occidentales et orientales équivalentes qui émanent de formations culturelles respectivement occidentales et orientales des Paléoindiens récents.

Les classifications archéologiques des cultures font face à un problème unique; elles doivent éviter l'erreur de mélanger les variables temps et contenu culturel (Childe 1935; Stoltman 1978). Le temps a été divisé en des périodes temporelles absolues au Canada: Période I (10000 à 8000 avant J.-C.); Période II (8000 à 4000 avant J.-C.); Période III (4000 à 1000 avant J.-C.); Période IV (1000 avant J.-C. à 500 après J.-C.) et Période V (500 après J.-C. jusqu'à l'arrivée des Européens). Alors que les périodes sont des capsules temporelles absolues, elles ne sont pourtant pas entièrement vides de sens puisqu'elles incorporent des facteurs environnementaux et/ou culturels qui caractérisent le pays tout entier. La Période I, par exemple, incorpore à la fois l'environnement que l'agonie des dernières grandes épisodes glaciaires a modifié rapidement, et l'apparition humaine dont on relève les premiers témoignages indubitables au sud des masses glaciaires. Quant à la dernière



A. M. Diamond Jenness à l'époque où il était membre de l'expédition canadienne de l'arctique (1913-1916). Reconnu pour ses travaux d'ethnologie et d'anthropologie appliquée, M. Jenness a aussi apporté une contribution importante à l'archéologie. Par exemple, il a été le premier à identifier le Paléoesquimau sur la base des collections de l'arctique au Musée national du Canada. Son livre "Les Indiens du Canada", d'abord publié en 1932, constitue encore une source d'information de base sur les Autochtones du Canada. M. Jenness a plusieurs fois été honoré au cours de sa vie: le Comité canadien permanent des noms géographiques a même nommé en son honneur une grande péninsule de la côte occidentale de l'île Victoria

B. M. Harlan I. Smith transportant des moulages de pétroglyphes en plâtre, provenant probablement de la région de Bella Coola en Colombie-Britannique, 1922. M. Smith a travaillé principalement en Colombie-Britannique. Outre sa recherche archéologique, il a participé à des programmes pour préserver les mâts totémiques et pour encourager l'usage de motifs autochtones de la Côte-Ouest dans le design commercial.



C. M. William J. Wintemberg examinant une poterie du site Roebuck, 1932. Archéologue autodidacte, la recherche de M. Wintemberg s'est principalement effectuée dans l'est du Canada. Il est surtout renommé pour ses comptes rendus archéologiques détaillés de nombreux sites de villages iroquoiens de l'Ontario. Ces comptes rendus sont encore des sources importantes de références plusieurs années après leur publication.

PLANCHE EN NOIR ET BLANC I: LES PREMIERS ARCHÉOLOGUES DU MUSÉE NATIONAL DU CANADA

période temporelle, l'arrivée des Européens au Canada marque l'aboutissement de diverses étapes qui correspondent aux contacts fréquents enregistrés sur la côte orientale au début du 16^e siècle (McGhee 1991) alors que les derniers contacts directs dans le Nord-Ouest profond remontent à la fin du 19^e siècle.

Pour chacune de ces périodes culturelles, on décrit les cultures en commençant par l'Est, en se déplaçant vers l'Ouest, ensuite vers le Nord et, enfin, de retour dans l'Est pour le début de la période temporelle suivante. Comme la plupart des cultures archéologiques du Canada correspondent à des zones écologiques et topographiques, par exemple les Plaines ou le Bouclier canadien, on a voulu que le nom des cultures reflète ce fait autant que possible. De plus, les adjectifs ancien, moyen et récent, se rapportant aux périodes temporelles absolues, vont faire ressortir la continuité d'une culture dans une région donnée. Ces cultures, établies géographiquement dans les zones environnementales majeures, fournissent la dimension spatiale. La description de chaque culture est alors organisée par sections à savoir: le sommaire, les origines culturelles et la descendance, la technologie, la subsistance, les modes d'établissement, la cosmologie, les liens externes, la biologie humaine, les impacts sur la société et les limites du témoignage. Ce genre d'arrangement fournit un même point de référence cohérent à la fois aux archéologues et aux autres lecteurs. Il est possible, bien sûr, de contester l'ordre de ces unités. Une autre approche pourrait se placer dans une perspective différente et percevoir, par exemple, que l'écosystème humain est composé des sous-systèmes suivants: l'environnement, la subsistance, la technologie, la population et l'organisa-

tion sociale (Stoltman and Baerreis 1983). Cette dernière approche se concentre sur l'interdépendance de la culture et de l'environnement, et sur le besoin d'apprécier l'interaction d'un ensemble de données pour comprendre le changement culturel. Tout en étant en accord avec une telle approche intégrée des données archéologiques et environnementales, je trouve qu'une combinaison d'unités temporelles (les périodes absolues) et d'unités formelles (les cultures), chacune composée d'un nombre de secteurs définis, est plus appropriée pour entreprendre la tâche de généralisation que se propose cet ouvrage. Comme les sous-systèmes qui composent chaque culture sont interdépendants, il s'ensuit qu'une certaine répétition est inévitable. Il est à espérer que de telles répétitions contribueront à la clarté. Le lecteur qui s'intéresse spécifiquement à la Cosmologie peut éviter les sections longues et monotones traitant de la Technologie. Par contre, un géologue qui examine l'histoire de l'exploitation minière des métaux au Canada, serait mal avisé d'ignorer les sections traitant de la Technologie dans certains chapitres.

Dans cet ouvrage, on utilise le terme "culture" comme une étiquette générale qui correspond à un modèle de comportement partagé par un grand nombre de personnes et qui se manifeste par la technologie, les modes de subsistance, l'application de la cosmologie. De telles "cultures" maintiennent leur intégrité grâce au lien lâche des témoignages archéologiques connus et ne sont certainement pas coulées dans le béton. Selon les termes de cet ouvrage, plusieurs sociétés indépendantes auraient pu composer toute culture individuelle. En prenant les régions comme cadre de travail, des études pourraient certainement y reconnaître un certain nombre de

“cultures” apparentées du point de vue de l’archéologie.

Les tomes représentent une synthèse relativement détaillée de l’histoire des Autochtones avant l’arrivée des Européens dans ce territoire énorme qui constitue le Canada d’aujourd’hui. Cette masse de terre, complexe du point de vue de l’écologie et du relief, a radicalement changé avec le temps. Par exemple, au nord de Toronto il y a 11000 ans, les premiers chasseurs partageaient une forêt claire à lichens avec des troupeaux de caribous, des ours gris, des renards arctiques, des oiseaux de proie de la Californie, des mammoths et des mastodontes. Compte tenu, comme on l’a déjà mentionné, que les cultures archéologiques correspondent à de grandes zones environnementales et que, sauf quelques exceptions récentes, les 12000 ans d’enregistrement archéologique s’adressent à des sociétés de chasseurs, il n’est pas surprenant que les diverses zones environnementales, comprenant leurs différentes communautés de plantes et d’animaux, conditionnent des adaptations humaines différentes et distinctes. Ce sont ces adaptations régionales qui permettent aux archéologues de différencier les cultures passées les unes des autres. Cependant, de telles cultures sont des approximations grossières des sociétés qui existaient autrefois. Plusieurs bandes indépendantes de chasseurs, comportant souvent des caractéristiques culturelles régionales propres, sont toutes comprises dans une seule culture. On notera qu’avec un régionalisme culturel accru dans le temps, il y a évidemment une augmentation du nombre de cultures archéologiques identifiées.

Rédiger une synthèse de ce genre est moins une entreprise personnelle qu’une partici-

pation à un procédé scientifique auquel ont contribué des générations de chercheurs. Le sujet à traiter est comparable à un kaléidoscope dont on observerait les permutations possibles entre l’éclosion de traditions culturelles régionales et le chevauchement d’influences engendrées par la diffusion de techniques et d’idées nouvelles. Telle l’histoire extraite des documents écrits, l’histoire établie sur l’enregistrement archéologique devrait être réécrite à chaque génération de peur qu’elle ne soit réduite à une série d’anecdotes. Toute synthèse archéologique doit aussi être faite avec intelligence sans tomber dans le piège de “La vision du rationaliste à l’effet que l’univers est un système mécanique qui, procédant de cause à effet, peut être sujet à l’analyse et peut donc sembler offrir une explication compréhensible des comportements des premiers peuples”. Pourtant, le fonctionnement du monde tel que perçu par ces gens obéissait à des principes qui nous seraient complètement étrangers aujourd’hui (Haack 1987:139).

On commet généralement l’erreur de croire que les formes terrestres ainsi que les communautés végétales et animales évoluent hors du temps et sont immuables. Le changement physique et biologique s’inscrit dans un processus continu mais se présente de façon si graduelle que, durant la vie d’un individu, il y a perception de stabilité. Toutes les disciplines de recherche qui font appel à des périodes de temps, notamment la géologie, la biologie, et l’archéologie, doivent reconnaître les changements qui se mesurent en millénaires. Il serait inutile à un archéologue, par exemple, de chercher des sites remontant à 8000 ou 7000 ans avant J.-C. au centre du Québec ou le long du rivage actuel des Hauts Grands Lacs; de chercher des sites de 5000 ans avant J.-C. sur le

rivage actuel de la Baie d'Hudson; d'espérer trouver des sites de 9000 ans avant J.-C. dans le sud du Manitoba, dans les régions adjacentes en Ontario ou dans les Cordillères de la Colombie-Britannique (voir McAndrews et al. 1987). La nature des communautés végétales à un moment donné du temps est également pertinente à la compréhension du comportement des gens. Les communautés végétales déterminent la nature des communautés animales qui en dépendent. Les êtres humains dépendent à la fois des ressources végétales et animales, particulièrement de ces dernières. Tout impact sur la communauté végétale a un effet direct sur la disponibilité ou l'abondance des animaux. Par exemple, la réduction due au climat des provinces de végétation des prairies et des forêts-parcs entraînerait une diminution des troupeaux de bisons à qui ils servent de pâturage. Les prédateurs humains qui se nourrissent des bisons et en dépendent aussi pour d'autres besoins, notamment des couvertures de bison et des peaux de tente, seraient forcés de s'ajuster en conséquence.

Aux lecteurs désireux d'approfondir les méthodes utilisées pour la reconstitution des environnements d'antan et pour l'identification des changements climatiques, on recommande des références et leur bibliographie dont la liste suit: Harrington 1980, 1091, 1083:1985; Harrington and Rice 1984; Pielou 1991; et J. Ritchie 1987. Le livre de E.C. Pielou est écrit avec une grande clarté et est adapté au novice qui s'aventure dans le champ complexe des témoignages qui aboutissent aux reconstitutions environnementales.

L'augmentation du corpus de données archéologiques dans le temps explique pourquoi

le Tome I correspond à une période de temps de 9000 ans alors que les deux autres Tomes se limitent à 1500 ans chacun. Le Tome II, qui couvre la période de temps de 1000 avant J.-C. à 500 après J.-C., décrit les formations culturelles récentes des Maritimes (le Maritime récent), des Grands-Lacs et du fleuve Saint-Laurent (le GLSaint-Laurentien), du Bouclier (le Bouclérien), du Bouclier occidental (le Bouclérien occidental), des Plaine (le Planussien), du Plateau (le Platélien), de la Côte-Ouest, de l'Intérieur des terres du Nord-Ouest, les formations culturelles du Paléoesquimau et les manifestations culturelles anciennes du Bassin occidental. Couvrant la période de 500 après J.-C. jusqu'à l'arrivée des Européens, le Tome III traite des cultures des Proto-Algonquiens des Maritimes, des Iroquoïens du Saint-Laurent, des Proto-Iroquois de l'Ontario, les Proto-Algonquiens du Nord, les cultures récentes du Bassin occidental, des Proto-Salish de l'intérieur, les proto-cultures de la Côte Ouest, les Proto-Athapascans du sud, les Proto-Arthapascans du nord, les Paléoesquimaux récents, et les Proto-Inuits. Comme l'indique la dénomination des cultures dans le dernier tome, on a fait un effort pour relier les séquences archéologiques soit aux grandes familles linguistiques soit à une région environnementale habitée par des parlants de langues différentes. On peut trouver dans Jenness (1932), Kehoe (1981), et McMillan (1988) un résumé des cultures qui, connues en ethnographie, correspondent à plusieurs de ces peuples autochtones du Canada.

Comme cette histoire des peuples autochtones constitue un point de vue plutôt individuel de ma part, il est nécessaire d'explicitier mon orientation théorique. Le changement culturel, carrefour de l'interprétation archéologique, s'en-

racine, à mon avis, dans la continuité biologique et culturelle grâce à la diffusion des techniques et des idées plutôt que par le remplacement soudain des populations. Partout dans le monde, les chasseurs ont tendance à traiter la guerre comme une activité qu'ils ne peuvent se permettre de pratiquer à long terme sans mettre leur famille et leur communauté en danger. La base économique de la plupart des sociétés de chasseurs ne leur permettait tout simplement pas de faire usage d'agression pour acquérir le territoire de leurs voisins. Il y a cependant des exceptions à cette affirmation générale. Le remplacement des Paléoesquimaux récents par les Proto-Inuits semble avoir été le fait d'un groupe qui, jouissant d'une technologie supérieure, a poussé un autre groupe à l'extérieur des aires dont les ressources étaient nécessaires à sa survie dans l'environnement rigoureux de l'arctique. Il y a environ 3000 ans, et probablement plus longtemps, le traitement et l'entreposage des ressources saisonnières abondantes de la Côte-Ouest a fourni aux habitants qui y vivaient une base économique suffisante pour supporter à la fois la guerre et l'acquisition des richesses. Ces deux exemples sont, cependant, des exceptions à la règle selon laquelle les hostilités entre groupes de chasseurs n'étaient pas un facteur majeur de changement culturel. Par conséquent, quand on détecte, par exemple, une nouvelle variété de pointe de projectile dans une région, on interprète ce fait comme l'indice de la diffusion d'un élément technique nouveau relié aux armes plutôt que d'être le signe de l'invasion d'une population, surtout si le reste de la technologie, de la subsistance, des modes d'établissement et du système cosmologique déjà en place dans la région demeurent inchangés. Quant à l'orienta-

tion méthodologique, on ne se fie pas à une sélection de "traits" diagnostiques pour reconstituer l'histoire culturelle mais plutôt à une approche quantitative et qualitative qui incorpore toute la technologie et tous les autres aspects de la culture que nous révèle l'enregistrement archéologique dont les données sur la biologie humaine que nous fournit l'anthropologie physique. Le cœur des cultures décrites dans ces tomes émane de cette masse interdépendante de données liées à la technologie, à la subsistance, aux modes d'établissement, à la cosmologie, aux autres aspects de la culture et à la biologie humaine. On ne peut donc pas assez insister sur le fait que chacun des secteurs culturels, par exemple la technologie, n'est isolé que dans le but d'en faciliter l'analyse. En réalité, toutes ces unités descriptives faisaient à un moment donné partie intégrante d'une entité culturelle. La disponibilité des données déterminera, évidemment, la validité relative des reconstitutions culturelles, validité qui est directement reliée à la quantité et à la qualité des comptes rendus et des notes publiées. En ce qui concerne la chronologie, on accorde la priorité à la stratigraphie et à d'autres facteurs géologiques ou culturels susceptibles de délimiter les occupations constituantes d'un gisement. On relègue donc au second rang les datations par le radiocarbone, particulièrement lorsque les échantillons à la source des datations proviennent de contextes archéologiques douteux.

Grâce aux tables de normalisation produites par Klein et al. (1982), on a normalisé les datations obtenues par le radiocarbone en raison de la production fluctuante des isotopes du carbone radioactif, le carbone 14, dans l'atmosphère. La dendrochronologie qui peut remonter le temps à 7240 ans a daté en chiffres absolus les

cernes des pins. Ces cernes datés individuellement par le radiocarbone ont fourni les dates compilées dans les tables de normalisation. Le symbole A.A. (avant aujourd'hui, plus précisément avant 1960 après J.-C., accompagnera les dates par le radiocarbone qui seront généralement antérieures à cette limite de 7240 ans. On doit ajouter 800 ans ou plus à ces dates lorsqu'on les fournit en années du calendrier. Des normalisations plus récentes des datations par le radiocarbone sont dérivées de la dendrochronologie (Stuiver and Becker, 1986,1993) mais l'écart fourni par Klein et al. rend bien la précision du calendrier en tenant compte à la fois des limites de la méthode par le radiocarbone et en général de la nature du contexte archéologique d'où provient le matériau datable. Browman (1981) donne un bref aperçu de la variété des facteurs qu'on doit prendre en considération pour évaluer les datations par le radiocarbone. Pour aider à convertir les datations par le radiocarbone en dates en "années passées" ou avant J.-C./après J.-C. utilisées dans le texte, on a compilé pour chaque unité culturelle les dates par le radiocarbone, leur écart type + et -, les chiffres du laboratoire, le matériau daté, et d'autres facteurs, incluant l'écart de chaque lecture du radiocarbone par rapport au calendrier. Au lieu de soumettre le lecteur à une série de tableaux détaillés fournissant un grand nombre de dates en dépit du caractère incomplet de ces tableaux, on fournit les références aux lecteurs avides de renseignements détaillés. Les dates du calendrier représentent des approximations de l'écart réel entre les années qu'on trouve dans les tables de normalisation. Par exemple, une datation par le radiocarbone de 5000 A.A. plus ou moins 100 a un écart normalisé de 3950 à 3640 avant J.-C. mais dans le texte, quand

on réfère au site d'où provient la date, on donnera 3800 avant J.-C. ou un chiffre arrondi comme moyenne des autres dates pertinentes. Ainsi, chaque date tombe en fait au milieu d'un écart en années et devrait être traitée comme une approximation. Des archéologues voudront se démarquer de cette procédure en arguant que ça peut confondre des lecteurs en donnant la fausse impression que la correction des datations par le radiocarbone provenant de la dendrochronologie donne des dates absolues réelles plutôt qu'une extrapolation médiane de l'écart statistique probable de l'âge. Un risque plus grand est de confondre et de gêner le lecteur avec les nombreuses normes requises par toute évaluation des datations par le radiocarbone. On présume que le lecteur va reconnaître que les dates fournies dans cet ouvrage sont des approximations dont l'utilité réside dans le champ de la chronologie relative plutôt que de la chronologie absolue. L'histoire inspirée des documents traditionnels est caractérisée par des dates de calendrier absolues tels que le jour, le mois et l'année, par exemple, d'une cérémonie de couronnement. La datation des sites occupés avant l'arrivée des chroniqueurs lettrés, sauf là où la datation directe par dendrochronologie (cerne d'arbre) est possible, est vraiment une approximation dont la valeur doit tenir compte de ses relations avec des approximations anciennes ou récentes. De telles dates relatives sont des indices chronologiques sans aucun doute généraux et non spécifiques.

L'enregistrement archéologique est inégal d'un bout à l'autre du pays. L'élévation du niveau d'eau des océans qui a submergé un grand nombre de sites dans les provinces maritimes, par exemple, est en partie compensée par l'élévation des terres sur la côte nord du golfe du Saint-

Laurent qui a haussé les anciens sites au-dessus du niveau de la mer. La fluctuation des niveaux de l'eau des Grands-Lacs ancestraux a recouvert de grands secteurs de l'enregistrement archéologique. Dans les régions géologiquement stables, telle que la haute vallée du Saint-Laurent, des gens ont pendant 9000 ans occupé les mêmes endroits et, de ce fait, ont mélangé complètement les minces dépôts archéologiques. D'où la procédure souvent douteuse de se servir de la typologie pour séparer les unités composantes des dépôts mélangés. L'acidité des sols dans l'ensemble du Bouclier canadien a détruit la plupart des os et a entraîné des contraintes quant à l'interprétation de la technologie et des modes de subsistance. L'érosion a détruit plusieurs des anciens sites archéologiques des Plaines ou les a ensevelis sous plusieurs mètres de sédiments. Une grande partie de l'histoire des Autochtones du Plateau souffre essentiellement du même problème que dans la haute vallée du Saint-Laurent, à savoir que les gens ont eu tendance à occuper les mêmes sites pendant de très nombreuses années. Sur les côtes dans l'Ouest comme dans l'Est, l'archéologie doit composer avec les forces isostatiques et eustatiques affectant la submersion et l'émergence des terres. Dans le lointain Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, l'archéologie souffre aussi de l'absence de restes osseux, de la simplicité de l'outillage en pierre, de populations peu nombreuses qui y vivaient, et du mélange prononcé des unités composantes des sites saisonniers qui étaient utilisés à souhait pendant des millénaires. Faire des fouilles avec une équipe réduite dans l'arctique comme dans le subarctique en général ainsi que dans les régions montagneuses, régions isolées et difficiles d'accès, engendrent des problèmes qui compli-

quent la pratique de l'archéologie. Au contraire, certaines régions se prêtent aux besoins de la recherche archéologique. Les Plaines, par exemple, se caractérisent par une conservation généralement bonne des os et par une abondance de gisements stratifiés. Dans l'arctique, la couverture végétale relativement mince compense la pauvreté relative des sites et l'immensité de l'espace, et réduit la reconnaissance aérienne des sites à une question de logistique. Le réseau des cours d'eau du Bouclier canadien a toujours constitué les voies majeures de communication, liquides ou glacées, et ainsi a permis de prévoir la localisation des sites. Des contrastes importants existent entre les régions de la haute vallée du Saint-Laurent et des Grands-Lacs car la destruction commerciale et urbaine de l'enregistrement archéologique a été massive; dans le subarctique et dans l'arctique, les caribous, les loups, les boeufs musqués et les ours se promènent à vue d'oeil des fouilleurs. Mais comme le projet de la Baie James le démontre, le Nord est passablement vulnérable à une modification massive. Un dernier facteur qui affecte l'observation des données archéologiques est l'intensité des activités archéologiques dans une région en particulier. Naturellement, les travaux archéologiques ont tendance à être entrepris en plus grand nombre dans le voisinage des institutions de haut savoir, dans les grands centres urbains ou à proximité des routes carrossables. La publication des recherches archéologiques a aussi constitué un problème. J'ai évité de faire référence, autant que possible, aux documents gouvernementaux non publiés, aux thèses et aux ouvrages non publiés en possession d'un auteur, et aux communications présentées aux réunions professionnelles. De tels

documents sont souvent difficiles, sinon impossibles, à obtenir. On anticipe que, dans un avenir rapproché, le développement des banques de données électroniques contribuera à rectifier le problème de la disponibilité des renseignements archéologiques.

Avant de passer au Chapitre 2, il est opportun de présenter un aperçu du témoignage archéologique avant il y a 12000 ans. L'enregistrement est limité, vague et, par conséquent, prêté à controverse (Dillhay and Meltzer 1991; Dincauze 1984; Meltzer 1989a; 1993; Morlan 1988; 1991). La nature des données antérieures à 15000 A.A. dans l'hémisphère occidental présente un étrange contraste comparé à l'enregistrement relativement clair des anciens établissements humains en Australie et de l'occupation initiale du Nord-Est de l'Asie (Jelinek 1992). Les données antérieures à il y a 20000 A.A., que ce soit en Béringie orientale ou dans l'hémisphère occidental proprement dit, font face à un problème: les plus anciennes traces attribuées indubitablement à des humains dans le Nord-Est de l'Asie remonte à il y a au plus 25000 A.A. et indiquent que ces peuples avaient un outillage du Paléolithique supérieur. Or c'est une prémisses fondamentale que des peuples d'Asie ont colonisé l'hémisphère occidental. Cette prémisses repose à la fois sur des arguments biologiques et anthropologiques. L'Homos Sapiens ne semble pas s'être adapté aux conditions environnementales rigoureuses du Nord-Est de l'Asie avant il y a 40000 ans environ (Grayson 1988:113; Muller-Beck 1982). Le plus ancien témoignage archéologique généralement accepté provenant de la Béringie occidentale (la Sibérie orientale) est relié à la culture de Diuktai, qui remonte à 18 000 A.A. (Aikens 1990:113; Dikov

1978; Morlan 1987; Yi and Clark 1985). L'assemblage de la culture de Diuktai est habituellement considéré comme l'ancêtre de celui des Paléoarctiques du Nord-Ouest daté à 10500 A.A. en Alaska quoique l'ascendance ait aussi été attribuée à des Paléoindiens (Mochanov 1969). On doit cependant se montrer très prudent face à l'énorme variation régionale et temporelle que véhicule "... un horizon culturel qui comprend des micronucléus cunéiformes et des pointes bifaciales qu'on retrouve de Yenisei jusqu'à Hokkaido et de la vallée Huanghe jusqu'aux Territoires du Nord-Ouest en Amérique du Nord à la fin du Pléistocène" (Pei 1985:14). On croit aussi déceler un certain nombre de problèmes découlant d'une progression linéaire trop évidente de gens et de leur culture qui, depuis la Béringie occidentale, passent à la Béringie orientale et de là à l'hémisphère occidental. Premièrement, on a relevé des traces des Paléoarctiques du Nord-Ouest en Alaska au-dessus de couches plus anciennes qui ne comportaient pas de microlames et qui remontaient à approximativement 12000 A.A. (Powers and Hoffecker 1989). Deuxièmement, l'enregistrement des Grottes du Poisson-Bleu dans le Yukon septentrional soulève la possibilité que la production des burins-microlames typiques des Paléoarctiques du Nord-Ouest (Morlan and Cinq-Mars 1989) aient existé bien antérieurement en Béringie. Troisièmement, les 12 dates qu'ont livrées les os de proboscidiens (mammouth et/ou mastodonte) recueillis dans la rivière Old Crow dans le Yukon et qui, croit-on, ont été modifiés par des humains, ont un écart de 28750 à 39500 A.A. avec une moyenne de 23382 A.A. (Morlan et al. 1990: Table 3). On est donc confronté au paradoxe que des gens aient laissé en Béringie

orientale des traces aussi anciennes que les plus anciennes traces du Nord-Est de l'Asie et qu'une industrie microlithique remonte aussi loin dans le temps qu'en Sibérie orientale. Comme de telles césures existent dans l'enregistrement archéologique autant en Asie orientale que dans la région adjacente en Amérique du Nord, de tels paradoxes ne devraient peut-être pas être trop surprenants.

différencier les modifications des os dues au hasard des procédés naturels, notamment le piétinement des animaux, les forces violentes de déposition, et les cassures par les charognards, et les modifications intentionnelles causées par l'homme lors de l'extraction de la moelle à l'occasion du dépeçage, ou lors du façonnage d'outils (Bonnichsen and Sorg 1989). La succession des actions requises pour modifier les

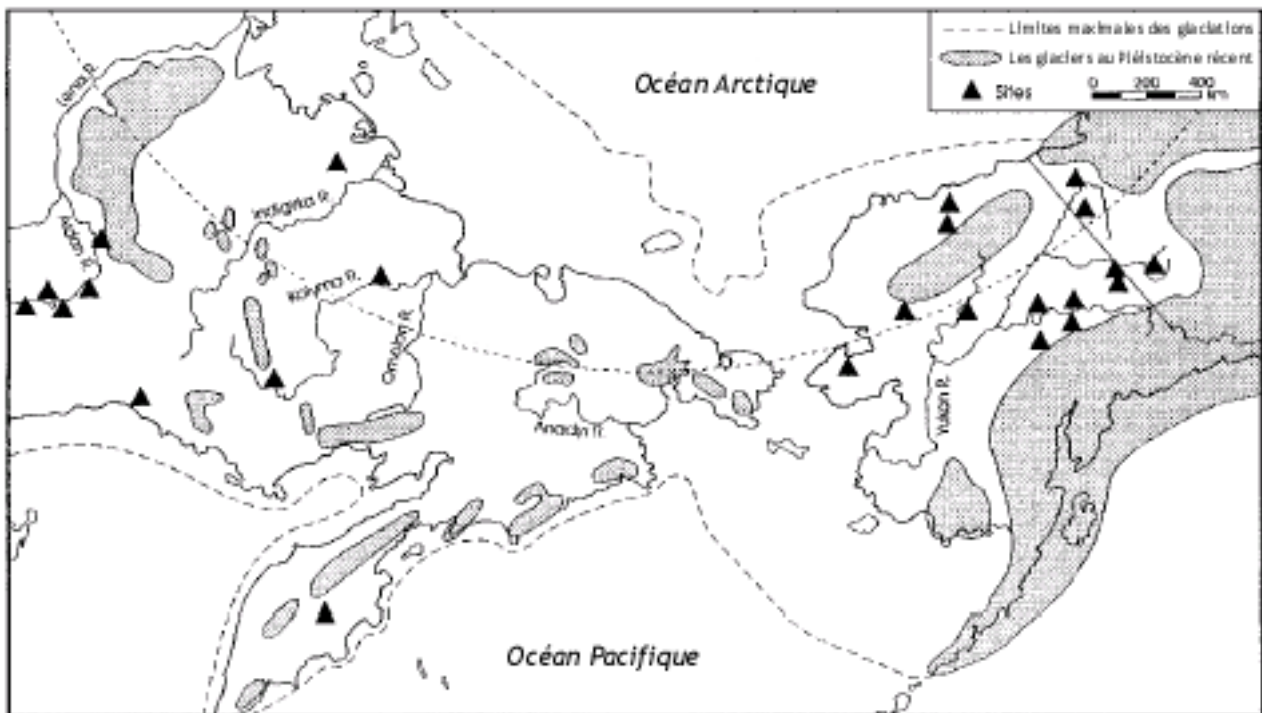


FIGURE 1: LA BÉRINGIE À L'APOGÉE DE LA DERNIÈRE GLACIATION IL Y A 20000

ANS Les lignes pointillées indiquent le littoral originel du territoire de la Béringie et fournit une idée de la largeur de la masse terrestre qui autrefois raccordait les continents. Les triangles désignent les sites archéologique anciens. La plupart des sites indiqués pour l'Est de la Béringie, dans ce qui est maintenant l'Alaska et le Yukon, sont reliés au Paléoarctique. (Adaptation de Morlan, 1987: Fig 1 par M. Richard E. Morlan, Commission archéologique du Canada, Musée canadien des civilisations).

Dans le Territoire du Yukon, des traces d'humains remonteraient, affirme-t-on, à 40000 A.A., date obtenue d'os de proboscidiens modifiés mais déposés lors du processus de sédimentation qui a eu lieu dans la vallée de la rivière Old Crow (Cinq-Mars and Morlan n.d.; Morlan et al. 1990). On a fourni un effort considérable dans le but de

os longs des proboscidiens d'Old Crow semble poser un défi aux procédés naturels mais la cueillette de ces données hors contexte archéologique semble soulever aussi d'autres problèmes. Les marques de dépeçage sur un certain nombre de ces os anciens suggèrent l'usage d'outils en pierre et pourtant les mêmes dépôts sédimentaires

ont livré très peu de ces outils. Les arguments concernant la déposition différentielle des os et des pierres dans les sédiments ne sont pas convaincants (Morlan 1980:235). En outre, l'absence apparemment totale d'os calcinés provenant de ces mêmes dépôts est très gênante dans un environnement rigoureux et généralement sans arbres à cette époque (Hopkins et al. 1982), alors que la pratique d'utiliser des os comme combustible était un phénomène archéologique répandu partout dans l'arctique et le subarctique. Par contre, un nucléus d'os de proboscidiien, trouvé dans les Grottes du Poisson-Bleu (Cinq-Mars 1990) et daté à 23000 A.A., a été recueilli avec des os de mégafaune portant des traces de dépeçage et datant de 25000 à 10000 A.A. Au moins une partie de l'outillage en pierre semble être associée au matériel en os (Ibid. 23, 25: footnote). Alors que l'association des outils et des débris aux restes de mégafaune dans les Grottes du Poisson-Bleu a été remise en question (Dixon 1985:86, 89-90), des microéclats et des os altérés accompagnent des restes de mégafaune dans tous les niveaux des dépôts. Le dépôt et, on suppose, son contenu, ont été accumulés sur une période de 15000 ans entre il y a 25000 et 10000 ans (Cinq-Mars and Morlan n.d.). En plus du nucléus daté en os de mammoth (Planche II en noir et blanc) et un éclat qui peut s'y raccorder, un os de caribou altéré qui a, croit-on, été utilisé comme écharnoir, a fourni une date de 24800 A.A. Lourd de conséquence est le fait que la technique de taille des os de proboscidiien dans ce gisement témoigne d'une étroite ressemblance avec la technique de taille des os trouvés dans des dépôts secondaires de sédiments dans la vallée d'Old Crow. Si un lien historico-culturel existait entre les hautes et les basses terres, il laisserait

croire que des gens s'étaient adaptés aux latitudes nordiques vers 40000 A.A.. Cette ancienneté est en contradiction avec les témoignages provenant des régions asiatiques voisines, témoignages selon lesquels ces régions n'étaient pas occupées avant l'arrivée, il y a environ 25000 ans A.A. (Jelinek 1992), de gens qui utilisaient un outillage du Paléolithique supérieur.

L'enregistrement des sites de dépôt primaire et secondaire dans le Nord du Yukon est encore trop limité pour clore le chapitre de la controverse. Il inspire cependant assez de crédibilité pour nous encourager à maintenir un esprit ouvert et pour nous inciter, si jamais le témoignage de la Béringie orientale parvient à percer ce mystère, à nous émerveiller eu égard non à la perversité du registre archéologique mais à la foi que les archéologues ont placée en une telle pauvreté de l'enregistrement sur une étendue aussi grande et complexe que celle de la Béringie. La découverte récente de microlames reposant directement sous une défense de mammoth dans une couche datée à 1700 A.A. au site Swan Point dans le Nord de l'Alaska (Mason 1993) est un cas classique où une seule pièce d'un témoignage nouveau a le potentiel d'altérer de façon marquée les reconstitutions courantes de l'histoire culturelle. Ce dernier cas est à relier à la proposition que le complexe Nenana de l'Alaska central, dont les microlames et les burins sont absents, (Powers et al. 1990; Powers and Hoffecker 1989; Powers 1990) révèle que les traces de ces techniques sont les plus anciennes à entrer dans la région précédant la technique de production des microlames et des burins. La proposition apparaît reposer sur des bases solides quant à la stratigraphie, au contexte archéologique et à sa position chronologique. Daté à 11800 et 10500

A.A., le complexe Nena consiste en des pointes de projectile triangulaires et lancéolées, des becs, des couteaux sur éclats, et une variété de grattoirs. Quant à la date maximale, il est opportun de prendre note que la vallée de Nenana était probablement inhabitée avant 12000 A.A. L'outillage revêt des similarités avec celui des sites sibériens antérieurs à 11000 A.A. Powers and Hoffecker (1989:2284) ont également suggéré que la Béringie n'était pas occupée antérieurement, entre 15000 et 13000 A.A. (West 1981) ou entre 25000 et 18000 A.A. (Powers 1990:59) et que la migration initiale provient probablement de l'Extrême-Orient plutôt que de l'intérieur de la Sibérie. Cette hypothétique pénétration initiale de l'hémisphère occidental par les ancêtres du complexe de Nenana a aussi été revendiquée pour avoir été celle des ancêtres des Paléindiens. Se présentant dans une couche au-

dessus du complexe de Nenana et daté à 10500 A.A. se trouve un assemblage composé en majorité de microlames présentant des affiliations avec la culture Sibérienne de Djuktai (Anderson 1980; Dumond 1977; West 1981). On l'a attribué à la culture paléoarctique du Nord-Ouest dans cet ouvrage et on considère qu'il est le produit d'une seconde migration asiatique majeure dans l'hémisphère occidental et à l'origine de la famille linguistique des Eyak-Athapascans. Cependant, comme l'ont indiqué Morlan et Cinq-Mars (1982:380), il ne s'agissait pas de vagues migratoires impliquant un grand nombre d'individus. C'était le fait probablement de petites bandes qui maintenaient des communications partout en Béringie et qui agrandissaient graduellement ou déplaçaient leur territoire de chasse d'une année à l'autre. En outre, le témoignage biologique (Ossenberg n.d. - voir la section reliée à la



PLANCHE EN NOIR ET BLANC II: NUCLÉUS EN OS DE PROBOSCIDIEN (MAMMOUTH OU MASTODONTE) DU SITE DES GROTTES DU POISSON-BLEU, TERRITOIRE DU YUKON Le nucléus et l'éclat en os qui en a été détaché sont tous les deux, croit-on, le produit d'une activité humaine. Des objets virtuellement identiques ont été recueillis de sites paléindiens où des éclats détachés de ce genre de nucléus ont servi d'outils. Le nucléus remonte à 23600 A.A.. (Photographie, courtoisie de M. Jacques Cinq-Mars, Commission archéologie du Canada, Musée canadien des civilisations).

biologie humaine au Chapitre 2) permet de croire que la distinction entre les Athapaskans, les autres Indiens, ainsi que les Esquimaux, n'était pas aussi nette qu'on ne l'a déjà cru. Il y a aussi la vraisemblance que la production des microlames qui caractérise les Paléoarctiques du Nord-Ouest par rapport au complexe antérieur de Nenana, représente une technique diffusée à l'intérieur du réseau de communication de la Bérिंगie plutôt que d'avoir été importée par une nouvelle population. La position temporelle tardive de cette culture à microlithes en Alaska s'accommode mal des dates anciennes attribuées à un assemblage similaire provenant des gisements de la Grotte du Poisson-Bleu et, maintenant, avec la date récente du site de Swan Point, lui-même en Alaska. Si la concentration des microéclats à Poisson-Bleu a un lien avec les nucléus à microlames, les microlames, les burins et les chutes de burins, alors une date de 13500 A.A. serait plausible.

En Bérिंगie, la controverse ne se limite pas au témoignage archéologique, elle concerne aussi la nature des communautés végétales et animales. Une opinion veut que la steppe-toundra ait été en mesure de supporter une population nombreuse et variée de mammifères (Guthrie 1982) alors qu'une opinion contraire affirme qu'entre 30000 et 14000 A.A., la toundra était relativement appauvrie et ne comportaient de l'herbe que par endroits (J. Ritchie 1984; Ritchie and Cwyner 1982). Contrairement aux environnements plus anciens et plus favorables, cette période était probablement caractérisée par des conditions polaires désertiques impliquant des étés ensoleillés et secs, des hivers venteux et une couverture de neige limitée (Schweger et al. 1982). La couverture végétale partielle aurait

consisté en une végétation de basse taille presque dénuée d'arbres. Ces communautés végétales parsemées supportaient une version amoindrie de la population animale de la période précédente, nommément le mammoth, le bison, le cheval, le caribou, le mouflon de montagne, l'antilope des steppes et le boeuf musqué. Entre 14000 et 13000 A.A., des changements climatiques brusques ont entraîné une élévation rapide du niveau de la mer et une augmentation des bouleaux reflétant un climat plus humide et plus chaud qui a persisté pendant 5000 ans. Ce fut durant cette période que le mammoth et le cheval disparurent.

Alors qu'un certain nombre d'archéologues argumenteraient en faveur d'une présence humaine à une date antérieure dans les latitudes méridionales de l'hémisphère occidental (Bryan 19969; 1978; Bonnichsen and Young 1980), les données présentement disponibles semblent indiquer que les ancêtres immédiats des Paléoindiens ont constitué la migration humaine initiale vers le sud lors d'une détérioration de l'environnement en Bérिंगie. Les deux questions les plus évidentes sont: quand et comment? Pour déterminer le "quand", la plupart des archéologues croient que l'armature distinctive des Paléoindiens fut inventée au sud des masses glaciaires avant de pénétrer dans le nord jusqu'en Alaska. Comme la culture paléindienne a été datée approximativement à 12000 ans, il en découle logiquement que les ancêtres qui n'utilisaient pas encore ces pointes cannelées ont dû avoir existé au sud des glaciers le temps d'inventer ce style de pointes et de le diffuser au nord au moment où les conditions environnementales s'amélioraient. L'enregistrement de pointes pré-cannelées dans les sites situés au sud des glaciers, excluant les réclamations



PLANCHE EN COULEUR I : LA BÉRINGIE IL Y A 15000 ANS Une famille accueille les chasseurs de retour au camp. Le milieu géographique et environnemental s'inspire, en partie, de l'enregistrement de la Grotte des Poissons Bleus même si ce dernier site était plus vraisemblablement le camp d'un ou deux chasseurs en expédition plutôt que le camp d'une famille entière. Alors que la reconstitution illustrée est imaginative, des restes d'animaux disparus au Pléistocène récent, notamment le cheval et le mammoth, ont été trouvés dans le site. Étant donné le climat rigoureux à cette époque, il est raisonnable de présumer que la confection de vêtements en peaux était essentielle à la survie ainsi qu'une série d'autres adaptations culturelles au climat froid. On présume aussi que c'était exactement de tels petits groupes très mobiles de chasseurs de gros gibier qui s'éloignèrent de l'Asie et se propagèrent graduellement dans la Béringie et éventuellement colonisèrent l'hémisphère occidental. (Peinture produite par Vidéanthrop Inc., Montréal, pour le compte du Musée canadien des civilisations. La peinture a été exécutée par M. François Girard en s'inspirant des esquisses comportant des exigences scientifiques et de composition compilées par M. Marc Laberge et l'auteur.)

équivoques (Lynch 1990; Morlan 1988), est très limité. Cependant si, comme on le spéculé ici, un petit nombre d'individus a réussi à trouver son chemin au sud peu après 15000 A.A., ils ont pu avoir formé le noyau des Paléindiens et avoir été les innovateurs de ce style distinctif de pointes. Étant donné les altérations massives du relief au Pléistocène, détecter l'enregistrement archéologique de groupes minuscules et mobiles de chasseurs dans un paysage profondément altéré est, on peut l'imaginer, difficile. Une autre hypothèse propose que la pointe cannelée ait été

élaborée en Béringie orientale d'où on l'aurait transportée en empruntant le corridor entre le glacier continental et le glacier du massif des Rocheuses; elle aurait été généralement adoptée par des populations déjà résidentes (Morlan et Cinq-Mars 1982:380-381). Il n'y a présentement aucune trace de ces premières pointes cannelées en Béringie orientale sauf du site controversé de Putu (Alexander 1987), qu'on a peut-être trop rapidement mis de côté.

Les niveaux datés de 14000 à 14500 A.A. du gisement stratifié de l'Abri de Meadowcroft en

Pennsylvanie constitue le meilleur exemple d'une manifestation ancestrale des Paléindiens (Adavasio et al. 1988:58). Ces niveaux comprenaient un assemblage qui incluait de petites pointes de projectile triangulaires latéralement émoussées, des couteaux sur éclat, et un racloir (Adavasio et al. 1978:644) quoique la présence d'une technique de production des microlames soit rejetée. Un autre candidat possible à une manifestation antérieure aux Paléindiens est le niveau 10 du site de Fort Rock en Orégon (Bedwell 1973). Une date de 13200 +/- 720 A.A. était associée à une petite pointe de projectile triangulaire à base amincie et latéralement émoussée, un bec sur un biface, une variété de grattoirs, des racloirs et des grattoirs complexes, un bec sur éclat, un couteau sur éclat, et une main de meule. Alors que le contexte archéologique de cet assemblage et des charbons de bois datés semble ferme, il est hasardeux d'accorder trop de poids à une seule date. Au site Shriver au Missouri, un assemblage comportant des racloirs, des grattoirs sur éclats, des burins, des couteaux sur éclats, un chopper et un pic, a été trouvé en couche sous une occupation paléoindienne récente (Reagan et al. 1978). Les tests stratigraphiques, géologiques, pédologiques et de thermoluminescence ont livré une date de plus de 15000 A.A. Finalement, il y a le site Manis Mastodon à Washington. Les restes d'un mastodonte dont une côte portait encore une pointe de projectile en os qui s'y était logée, gisait sur un sol organique remontant à 12000 +/- 310 A.A. (Runnings et al. 1989:264; voir aussi Gustafson et al. 1979). Il est opportun de mentionner la similarité de l'outillage en pierre qu'ont livré le site de Meadowcroft et les sites de fort Rock ainsi que le complexe Nenana de

l'Alaska central auxquels on a attribué un lien avec les Paléindiens (Powers and Hoffecker 1989).

En plus de la question du "quand" ou du moment où les premiers habitants ont pénétré dans l'hémisphère occidentale, il y a aussi la question du "comment". En raison des conditions et de l'environnement glaciaires qui prévalaient à la fin du Pléistocène, les déplacements vers le sud ne pouvaient emprunter que deux routes plausibles: le corridor libre de glace qui aurait longé le piedmont oriental des Montagnes Rocheuses ou le transport aquatique en suivant un chapelet de refuges le long de la côte occidentale. Les connaissances intimes que les chasseurs septentrionaux avaient du comportement des animaux migratoires, les oiseaux compris, leur auraient permis de deviner qu'une masse de terre existait au sud sans nécessairement savoir à quelle distance.

Le corridor libre de glace est la plus ancienne des deux hypothèses et généralement la plus favorisée. Une recherche intense et concentrée (Ivers et al. 1989) n'a cependant pas encore démontré que les anciennes bandes de chasseurs auraient suivi cette voie pour se rendre au coeur du continent. Cette voie archéologique la plus ancienne qu'est le corridor remonte à 10500 A.A. et représente plutôt une poussée récente des gens vers le nord après l'occupation initiale de l'hémisphère occidental. Dans la portion du corridor comprise entre la vallée de la rivière Athabaska jusqu'au Montana, une toundra froide et sèche prévalait entre 24000 et 11400 A.A. et a vu l'apparition du bouleau et du peuplier/tremble à la fin de la période (Schewger 1989:498). Vers 11400 A.A., les conditions environnementales dans le corridor s'étaient améliorées un peu et

auraient été plus favorables aux migrants que les 6000 années antérieures (Ives et al. 1989). Il y a aussi des preuves que les glaciers des Laurentides et de la Cordillère ne se sont pas fusionnés avant 15000 A.A., si jamais ça été le cas, permettant de croire à l'existence d'un corridor vers l'intérieur du continent à partir du nord entre 45000 et au moins 15000 A.A. (Bobrowsky and Rutter 1990). À ce sujet, le point principal à retenir est que durant une bonne partie de cette période où on croit que le corridor était ouvert, il constituait 2000 km de région hostile et stérile. Une seconde considération, mais d'une importance vitale en archéologie, se rapporte à la probabilité que tout déplacement humain à travers ce corridor aurait probablement été rapide, laissant peu de traces archéologiques. Par contre, si le comportement des troupeaux de caribous à la fin du Pléistocène était semblable à celui d'aujourd'hui, alors le climat élevé, sec et rigoureux du corridor, aurait constitué une aire saisonnière idéale de mise bas et, en attirant de grands troupeaux de caribous durant les mois les plus chauds de l'année, aurait relié les deux extrémités méridionale et septentrionale du corridor. Une telle hypothèse d'une saison riche en ressource animale aurait logiquement entraîné un grand nombre de sites. L'enregistrement géologique indique que les hautes terrasses du corridor étaient probablement inhabitables contrairement aux terrains alluviaux (Levson 1990). Même si l'hypothèse des lieux de mise bas des caribous a quelque validité, il sera impératif de reconstituer le relief de la fin du Pléistocène dans le corridor afin de prédire où les sites archéologiques pourraient se trouver.

Une migration le long de la côte occidentale effectuée par des gens rompus à la navigation maritime et qui exploitaient les refuges

du littoral (Figure 2) a été pour la première fois suggérée par Knut R. Fladmark (1979). Quoique possible entre 15000 et 10500 A.A. (Luternauer et al. 1989), cette hypothèse comme celle du corridor, manque de preuve concrète. Un appui indirect à cette hypothèse réside dans la diversité linguistique qui, sur la côte occidentale, est remarquable contrairement à la situation linguistique plus simple à l'est de la ligne de partage du continent. On a attribué cette diversité linguistique à l'occupation des refuges par les premiers peuples (Roger et al. 1990). Cette proposition ne vient pas sans un certain nombre de problèmes théoriques importants. L'hypothèse de la voie littorale repose sur une prémisse fondamentale à savoir que ces émigrants étaient d'habiles marins manipulant des esquifs sophistiqués. Alors que les traces d'esquifs survivent rarement dans l'enregistrement archéologique, la dernière supposition est, en toute probabilité, correcte même si l'hypothèse de la voie du littoral ne l'est pas. Dans les latitudes nordiques, en particulier, les ressources maritimes riches en animaux ont pu avoir constitué une forte attraction à tout peuple de chasseurs. Il est certainement inconcevable que les Paléoindiens aient pu fonctionner dans des environnements subissant des changements rapides sans quelque forme d'esquif et, en fait, les traces reliées aux modes d'établissements indiquent que les îles étaient souvent exploitées (Storck 1979). La plus grande faiblesse de l'hypothèse littorale est qu'il est difficile de la tester en raison de la submersion post-glaciaire des refuges littoraux. Également, tout enregistrement archéologique sur la côte orientale à la fin du Pléistocène est sous l'eau (Porter 1988: Fig. 5). Dans les régions comme celle de Vancouver, où les niveaux de la mer entre 10000 et 11000 A.A. se

rapprochaient des niveaux d'aujourd'hui, il n'y a aucune trace de Paléindiens (Robert 1984:15). Il faut aussi considérer comment des gens adaptés à la vie maritime auraient pu se rendre au sud de la péninsule gelée de l'Alaska et survivre dans des refuges hostiles (Reanier 1990). Les traces limitées et plutôt récentes des Paléindiens dans le nord-ouest du Pacifique (Meltzer and Dunnelle 1987) laissent croire que les ancêtres de ces gens n'étaient pas des marins accomplis à leur arrivée dans la région. Le fait que les plus anciens colons aient survécu dans des environnements qui subissaient des changements rapides lors de la transition glaciaire-interglaciaire, prouve avec satisfaction qu'ils étaient des hommes à tout faire et des opportunistes capables d'ajustements culturels rapides. À ce titre, les premiers peuples auraient pu posséder à la fois des stratégies adaptatives à la mer et à la terre et, ainsi, auraient pu s'accommoder aux deux voies de migration, à l'intérieur et sur la côte. Jusqu'à maintenant, cependant, aucune de ces deux voies de migration dans l'hémisphère occidentale n'a été démontrée. Par contre, on peut démontrer que, vers il y a 12000 ans, des gens étaient généralement présents sur le continent. Il demeure que la répartition des Paléindiens dans le paysage il y a 12000 ans est peut être plus apparente que réelle. La visibilité archéologique des Paléindiens dépend largement des pointes de javelot distinctives qui, sous différentes formes, ont été utilisées pendant approximativement 1000 ans. En fait, la majorité des sites paléindiens ont été datés à l'aide des pointes de projectile utilisées comme "fossiles-directeurs" plutôt que par des échantillons datables recueillis dans de bons contextes archéologiques. Théoriquement, sans de tels "fossiles-directeurs" commodes on ne peut pas

dater typologiquement les plus anciens sites et on ne peut donc pas leur attribuer une affiliation culturelle. Les sites paléindiens importants ont tendance à être des sites de dépeçage dans l'ouest où de gros animaux étaient tués (abattus) et dépecés tandis que, dans l'est, les sites résidentiels sont souvent associés à des carrières de pierre et à une mauvaise conservation des os. Aux limites de l'enregistrement archéologique s'ajoutent les difficultés considérables d'essayer de comprendre des événements uniques qui correspondent à l'occupation humaine de tout l'hémisphère caractérisé par une grande diversité topographique et écologique. L'occupation et l'exploration de l'hémisphère occidental par les Paléindiens et leurs affiliés méritent le respect accordé à l'un des plus grands exploits de l'histoire de l'espèce.

On a spéculé sur le fait que les plus anciens témoignages se rapportant à l'expansion des humains dans l'hémisphère occidental puissent remonter à environ 15000 A.A. mais sans vraisemblablement dépasser 12000 ans selon l'enregistrement présentement disponible. On a utilisé l'enregistrement archéologique, d'anthropologie physique (Turner 1983), linguistique (Greenberg et al. 1986) et génétique (Williams et al. 1985) pour soutenir que trois migrations majeures ont eu lieu en provenance de l'Asie vers l'hémisphère occidental. Sans nier la controverse qui existe à propos du moment spécifique où ces événements ont eu lieu, on a suggéré une succession d'événements comme suit: une première migration entre il y a 30000 et 15000 ans impliquait des Paléindiens dont les descendants auraient constituer la vaste majorité des Autochtones de l'hémisphère occidental; une seconde migration entre 15000 et 10000 aurait

compris les membres de la famille linguistique des Eyak-Athabascans et probablement quelques-uns des isolats linguistiques courants tels que les Haïdas et les Tlingits; et une troisième migration entre il y a 9000 et 6000 ans aurait impliqué les membres historiques de la famille linguistique des Esquimaux-Aléoutiens (Turner 1983). On a classifié les 1000 langues et plus parlées dans l'hémisphère occidental à l'arrivée des Européens en trois groupes majeurs: l'Amérinde, le Na-Dene et l'Esquimaux-Aléoutien (Greenberg et al. 1986). On affirme que ces grands groupes de familles linguistiques manifestent plus de liens avec les différents groupes asiatiques qu'ils n'en ont entre eux suggérant que ces trois groupes reflètent trois migrations distinctes correspondant à des origines asiatiques différentes (Rhlen 1990). L'Amérinde, représentant la première migration, rend compte de la majorité des familles linguistiques dans l'hémisphère occidental. La plupart des linguistes de l'hémisphère occidental rejettent cette division tripartite des langues. L'étude à la fois des caractères du crâne humain (Ossenbergh n.d.) et des aspects de l'enregistrement archéologique signale que la théorie de ces migrations en trois vagues successives, couramment favorites, peut être un peu trop facile. On considère en détail la nature des migrations humaines dans l'hémisphère occidental au Chapitre 2. Pour une révision courante et succincte de l'enregistrement prépaléoindien de l'hémisphère occidental et pour une évaluation des données archéologiques, linguistiques, d'anthropologie physique et génétiques pertinentes aux origines asiatiques ainsi qu'à l'hypothèse des trois migrations, voir Meltzer (1993). Une bibliographie annotée des études touchant la fin du Quaternaire est aussi disponible (Beaudoin and Reintjes 1994).

Comme cet ouvrage de synthèse rend compte d'importantes unités chronologiques et spatiales en fonction de milieux variables et changeants, il est naturel que le traitement revête un caractère général. Les synthèses archéologiques varient en fonction de leur perspective géographique et des lecteurs éventuels. Les lecteurs auxquels je m'adresse est tout lecteur qui, pour toutes sortes de raisons, a un intérêt ou un besoin de savoir quelque chose au sujet des 12 millénaires de l'histoire humaine dont ce pays a été témoin antérieurement à l'arrivée des Européens. Les synthèses archéologiques ont un rôle important dans le processus d'approfondissement des connaissances relatives aux sociétés passées. Cependant, la démarche qui consiste à rattacher, dans un système cohérent, un ensemble de faits et de propositions inégalement convaincants et de rigueur théorique variable aboutit à la conclusion que toutes les synthèses sont prématurées et, par conséquent, vulnérables aux erreurs. Alors qu'une synthèse par un seul chercheur a l'avantage de la cohérence, elle souffrira des antécédents vraisemblablement inégaux de ce seul chercheur quant à la masse de données archéologiques qui sous-tend toutes les séquences archéologiques. Par contre, une synthèse effectuée par un groupe de chercheurs possède l'avantage de puiser aux connaissances intimes d'un groupe de spécialistes régionaux mais souffre de fréquentes contradictions et d'une présentation inégale. De tels inconvénients s'enracinent dans un large éventail de propensions théoriques, méthodologiques et analytiques des archéologues individuels. Je suis très conscient que la présente synthèse aura des carences. Comme ce n'est pas une encyclopédie dans le sens d'une acceptation aveugle des

interprétations régionales de l'enregistrement archéologique, plusieurs points prêteront certainement à controverse. Dans ces tomes, j'ai essayé, pour utiliser une analogie, de marcher à grands pas au milieu de grands troupeaux régionaux de vaches sacrées et, à l'occasion, de donner des coups de pied. J'accepte le danger toujours présent que certains de ces troupeaux, sinon tous, comprendront des boeufs qui pourront m'encorner à l'occasion. Le processus est néanmoins constructif et contribue à préparer la voie à une nouvelle et meilleure synthèse qui éventuellement sera remplacée par la suivante et ainsi de suite à l'infini.

C'est probablement le moment approprié pour faire remarquer que j'éprouve peu de patience à l'égard de tout, ou à peu près, ce qui a été récemment présenté sous la bannière de la théorie archéologique, particulièrement en Amérique du Nord. Mon intention n'est pas de dénigrer le rôle de la théorie dans toute quête du savoir. Les théories doivent être renforcées par des détails mais les détails ont souvent un usage limité si leur conception ne fait pas partie de la théorie. Il y a cependant eu une tendance malheureuse de créer des cul-de-sacs théoriques et de placer ensuite ces créations en opposition les unes aux autres. Ou en d'autres termes, "On devient maintenant scientifique en changeant la définition de la science plutôt que la nature de l'archéologie" (Dunnell 1982:4). Un exemple de confrontation incessante implique la valeur relative d'une approche évolutive (reposant sur la théorie des systèmes qui s'efforcent de considérer les données archéologiques comme un ensemble d'éléments complexes et reliés qui agissent mutuellement les uns sur les autres de manière complexe à l'intérieur d'un système ou entité

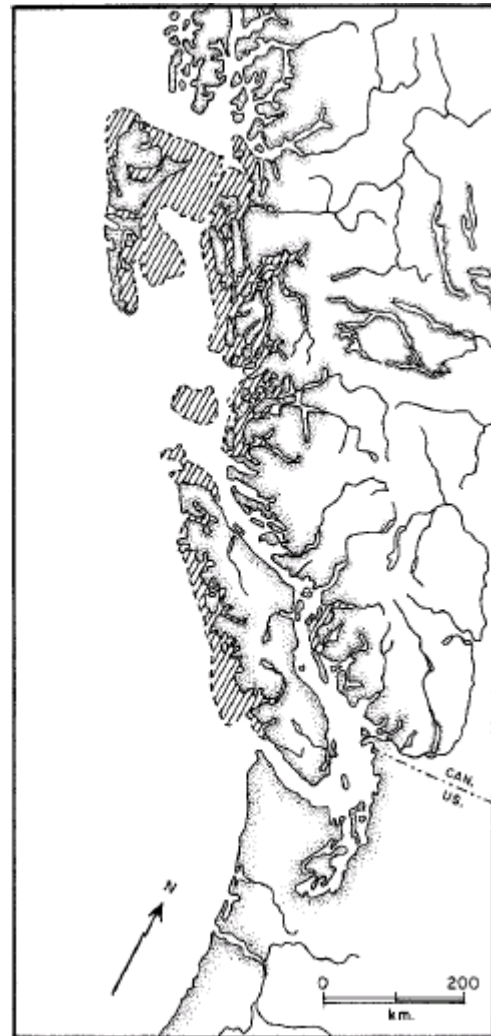


FIGURE 2: LES REFUGES SUR LA CÔTE OUEST À LA FIN DU PLÉISTOCÈNE

Les lignes obliques délimitent les régions qui se situent à moins de 100 m sous le niveau actuel de l'eau et qui étaient vraisemblablement des terres exposées entre 10000 et 9000 av.J.-C. Si l'hypothèse de la migration humaine dans l'hémisphère occidental en suivant la côte est exacte, ces terres, maintenant submergées par la mer, auraient représenté les étapes les plus vraisemblables de la route vers le sud. Les refuges désignent les régions isolées des glaciers là où les espèces de plantes et d'animaux ont survécu pour coloniser éventuellement le territoire au fur et à mesure qu'il se libérait des glaciers.

culturelle) et une approche normative (reposant sur la prémisse que l'enregistrement archéologique respecte un modèle puisqu'il est le résultat d'un comportement culturellement approuvé).

Aucune de ces positions est nécessairement en opposition l'une avec l'autre. Quant à la nature de l'enregistrement archéologique, la dernière approche est la plus pragmatique mais la première approche recherche un idéal digne d'être défendu en raison de la profondeur nouvelle qu'elle procure. Je n'ai absolument aucun problème à adopter des orientations à la fois évolutives et normatives à l'interprétation archéologique. Le but est l'information, non la création artificielle et personnelle d'une théorie. Je me suis efforcé de traiter le sujet de l'archéologie en utilisant une approche intellectuelle intégrée qui accommode, entre autres, les citations qui suivent: "Nous devons, autant que possible, reconstituer la vraie histoire de l'humanité, avant d'espérer découvrir les lois qui sous-tendent cette histoire" (Boas 1898:4); et "Étant donné les caprices, les imprévus et les complexités qui sont présents dans tout enregistrement du passé muet, la modestie est toujours de mise chez les archéologues" (Willey and Sabloff 1974:211). Dans un compte rendu par ailleurs favorable d'un livre de Bruce Trigger "L'histoire de la pensée archéologique", Dunnell (1991) n'a pas endossé l'observation que l'archéologie est une affaire de collage (Trigger 1989:88). Quant à moi, je suis plutôt d'accord avec cette analogie de "collage" et, à mon opinion, cette image est plus appropriée à l'enregistrement archéologique que tout piquet théoriquement carré fourré dans un trou réfractaire aux faits. En toute objectivité, on suggère qu'une perception dénuée du caractère scientifique des données archéologiques tend vers une théorie chaotique revêtant son caractère dynamique non-linéaire et introduisant des éléments du hasard (Steward 1989). Au risque de jouer le rôle de l'avocat du diable, je suggère qu'il

est difficile d'imaginer une théorie grandiose de la culture susceptible de s'appliquer à l'enregistrement archéologique, car si on accepte la définition d'une théorie comme une prémisse fondée sur des principes indépendants du phénomène à l'étude alors l'unicité de la culture humaine débouche sur un paramètre épistémologique qui est incapable d'accommoder une théorie englobante de la culture. L'observation précédente n'est pertinente, bien sûr, que jusqu'au moment où les aventures de la série télévisée "Star Trek" deviennent un fait plutôt qu'une fantaisie.

Cet ouvrage a germé des efforts récents accomplis par les archéologues en vue de communiquer l'information archéologique au public en général. La série sur la Préhistoire du Canada publiée par le Musée canadien des civilisations (Fladmark 1986; MacDonald et Inglis 1976; McGhee 1976; 1978; Tuck 1976; 1984; et Wright 1972; 1976; 1979), et, en particulier, le Tome I de l'Atlas historique du Canada (Harris et Matthews 1987) ont influencé l'organisation de cet ouvrage. Des synthèses publiées par les agences provinciales, des dépliants et des livres, sont aussi disponibles: British Columbia - (Bunyan 1978), Alberta - (Helgason 1987), Saskatchewan - (Epp and Dyck 1983), Manitoba (Pettipas 1983), Northern Ontario- (Conway 1981, Dawson 1983), Southern Ontario - (Ellis and Ferris 1991), and Québec - Ministère des affaires culturelles 1986). Les sections servant d'introduction à la synthèse archéologique sur l'Amérique du Nord (Jennings 1989; Willey 1986) représentent des résumés utiles eu égard à la méthode, la théorie archéologique et une information pertinente culturelle et environnementale. Aussi très informatifs sont les résumés archéologiques,

d'anthropologie physique, linguistiques et ethnographiques dans les Tomes 5, 6, 7 et 14 du Handbook of the North American Indians (Damas 1984; Helm 1981; Suttles 1990; Trigger 1978). C'est seulement grâce à une compréhension approfondie et une appréciation grandissante de la part du public que le riche héritage archéologique légué par les ancêtres des Autochtones du Canada sera reconnu comme une partie essentielle de notre héritage national, digne d'être aimé et respecté. À ce moment-ci de notre histoire, alors que les Autochtones du Canada et d'ailleurs dans le monde rassemblent leur force politique et affirment leurs droits, il est important que la société dominante ait une appréciation de l'histoire des premiers peuples. Il est aussi nécessaire que les nouveaux arrivants deviennent conscients de la tragédie qui a frappé les Autochtones du 16e au 19e siècles de notre ère. On estime qu'au cours de cette période les populations autochtones ont souffert une réduction de 90 pourcent en raison des microbes importés. La perte massive de vies, qui a particulièrement frappé les vieux et les jeunes en éliminant du même coup la sagesse du passé et l'espérance du futur, a été exacerbée par la pression irrésistible d'une culture envahissante disposant d'une technologie supérieure et d'une

organisation politique étatique (Diamond 1988). La merveille n'est pas que des cultures autochtones aient disparu en grand nombre mais plutôt que tant de personnes survivent. On a astucieusement remarqué à propos du déséquilibre total de réciprocité dans l'impact respectif des Européens et des Autochtones les uns sur les autres que "... la perte de 80% des grands mammifères nord américains à la fin du Pléistocène et la difficulté de domestiquer les survivants, a joué un grand rôle dans la création d'un déséquilibre stratégique. Non seulement parce que les indigènes américains avaient alors peu d'animaux pour le transport et comme source de protéines (page 28), mais parce que, comme les épidémiologues l'ont montré, plusieurs maladies infectieuses (spécialement celles qui ont décimé les indigènes américains) n'étaient pas étrangères à la domestication des animaux. Ce seul aspect est très éloquent: peut-on expliquer pourquoi l'invasion du 15e siècle était tellement à sens unique que les indigènes américains n'avaient même pas une maladie à échanger et pourquoi en 1987 l'Institution Smithsonian attendait avec impatience le cinquième centenaire de Colomb mais non le millénaire de la Confédération iroquoise" (Meltzer 1990:390).

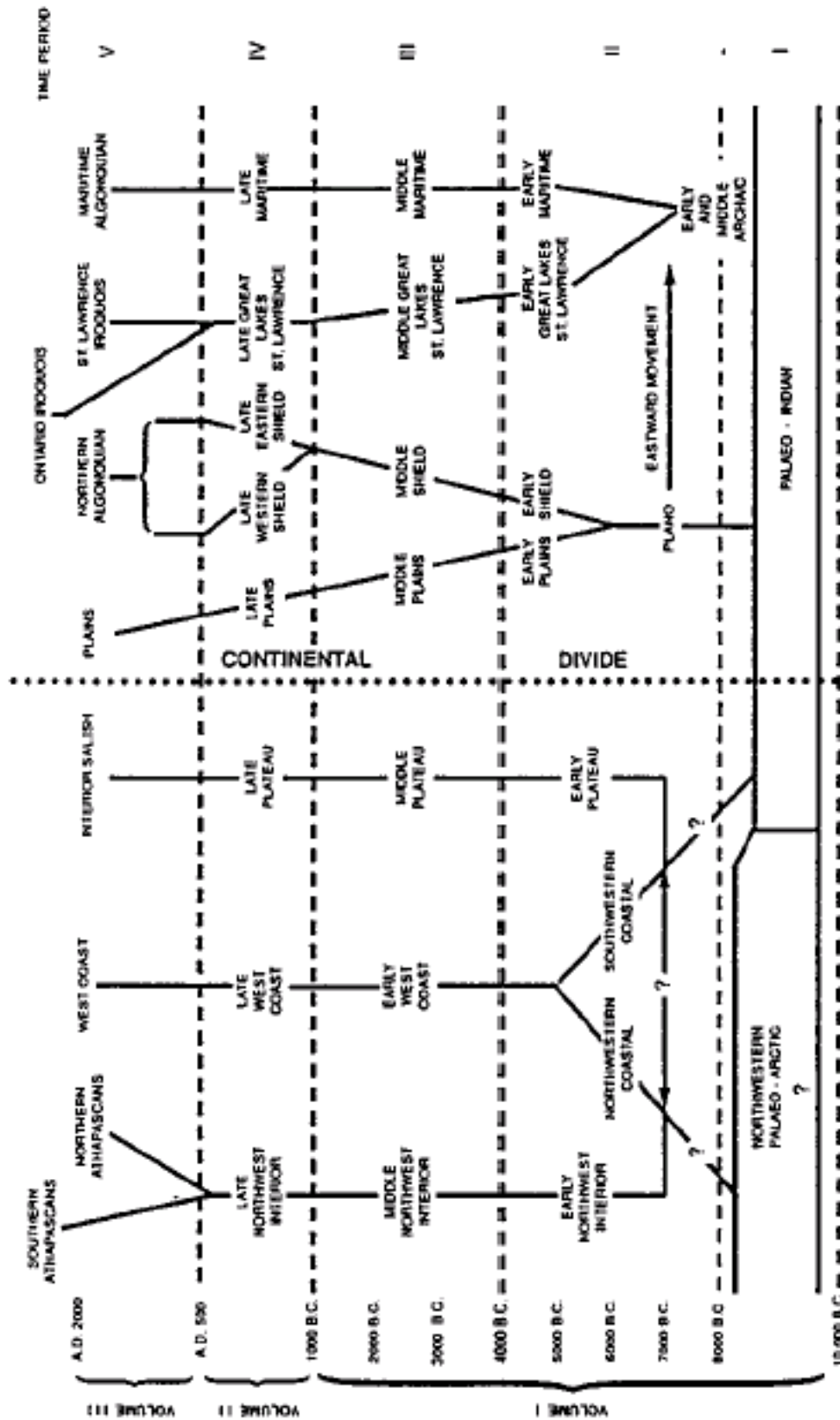


DIAGRAMME I: CHRONOLOGIE SCHÉMATIQUE ET SIMPLIFIÉE DE L'HISTOIRE ARCHÉOLOGIQUE DU CANADA Le diagramme qui ne comprend pas le développement culturel du Paléoesquimaux et du Proto-Inuit vise à aider le lecteur à suivre les repères géographiques et temporels de diverses cultures décrites dans les chapitres. Les cinq premières périodes se distinguent les unes des autres par des lignes en tirets alors que les segments temporels impliqués dans chaque tome sont indiqués à gauche. Géographiquement, le diagramme se lit en partant de l'est à droite et se dirige vers l'ouest, à gauche.